

PHILIPPE GITTON

ALEXANDRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521301

Dépôt légal : novembre 2025

1

Comme chaque samedi, en fin d'après-midi, la rue l'Olive reprenait vie. Avec le retour des clients, les commerces de la petite voie piétonne et les étals du marché couvert de ce quartier populaire du 18^e arrondissement de Paris, s'animaient. Marchands de vêtements et de chaussures, de fruits et légumes, boucherie, caviste, boulangerie s'alignaient d'un bout à l'autre de la rue. Les jours de beau temps, les terrasses des bars et des restaurants investissaient une bonne partie de l'allée. Un public varié trouvait là de quoi se sustenter ou se désaltérer. Des dégustateurs d'expresso jusqu'aux amateurs de salades composées, en passant par les piliers de bistrot, gros consommateurs de bière et de pastis.

Mais la température de ce week-end de janvier invitait plutôt la clientèle à se poser au chaud. « Le café du marché » était pris d'assaut. Il fallait jouer des coudes pour atteindre le zinc ou les places assises autour d'une table.

Parmi les privilégiés, deux jeunes gens papotaient tranquillement.

— Tu m'épates, Élodie.

— Ah bon, pourquoi ?

— Ben, je n'aurais jamais cru que tu t'éclates dans les études de droit. C'est d'un chiant.

— Comme quoi, on peut toujours étonner son entourage.

— Oui, ça doit être la mode en ce moment.

— De quoi ?

— Bah d'épater son entourage.

— Pourquoi tu dis ça, Alexandre ?

— À cause de Marie-Claire. Qu'est-ce qu'elle peut bien foutre avec ce Victor ?

— Tu le connais à peine. Moi je le trouve très sympa.

— Eh ben, moi, son genre, jeune loup affamé, j'ai du mal à supporter.

— Faudra bien que tu fasses avec, au moins pour ce soir.

— Mouais, c'est vraiment pour faire plaisir à Marie-Claire.

— Bon à propos, il serait peut-être temps de se bouger.

— Oh la la, y a rien qui presse. On est bien ici. On peut rester encore un peu. T'as vu le temps de chiotte dehors. Tu reprends la même chose ?

— Oui, soupira Élodie. Bouge pas, je vais commander au bar. Ça ira plus vite.

En attendant, Alexandre observait les passants qui se réfugiaient sous le marché couvert. Sa structure métallique et ses murs de briques, récemment rénovés, abritaient une belle diversité de commerces de bouche. « Le parti pris de la qualité », affirmaient les habitués. Un édifice pour visites touristiques, constataient amèrement les riverains aux revenus plus modestes.

Ce samedi, un jeune dégingandé errait d'étalage en étalage, examinant marchandises et étiquettes. Il tendait le cou de-ci de-là, poussant de légers soupirs, avant de reprendre son chemin. Youcef sillonna ainsi tout le marché. Il s'apprêtait, avec une moue dubitative, à entamer un second tour de piste, lorsqu'il fut interpellé.

— Alors, beau gosse, on fait ses petites courses ! Eh ! Youcef, insista la voix.

Une main tapota son épaule. Youcef sursauta, se retourna et se retrouva nez à nez avec une jeune et jolie blonde aux yeux bleus étincelants.

— Alors, y a plus moyen !

— Ah Magalie ! Bah, je réfléchissais. Je cherchais un petit truc pour Marie-Claire.

— Tu veux lui offrir quoi ? Des poireaux ou du poisson ? Un pot de crème fraîche peut-être ? Je te conseille les produits du fromager. Un régal.

— T'es une marrante dans ton genre. Je sais que Marie-Claire aime la bouffe. Je me suis dit, peut-être, une spécialité chez des marchands portugais, espagnols et chinois. Mais y a rien qui me branche. Finalement, c'est comme dab', je me casse la tête pour rien, et je finis toujours chez Nicolas.

— Ah ! c'est original.

— Ouais bah, je fais ce que je peux. Mais dis-moi, ça ressemblerait pas à un gâteau ou un truc de ce genre ce que tu as dans les mains ?

— C'est une tarte.

— Eh ben, tu repasseras pour les idées de génie !

— Oui, bon, Marie-Claire est gourmande, répliqua Magalie. Et puis je ne connais pas trop les goûts de Victor. Alors on va le chercher, ton vin ?

Un quart d'heure plus tard, les deux amis sortaient de chez le caviste, lorsque le téléphone portable de Magalie sonna.

— Allô ! Salut Christophe... Ouais, on est en route... Je suis avec Youcef... Eh ben, on se retrouve en bas de la tour. Ah bon... Ah bon... Ah bon... Eh bien, écoute, on t'attendra à la sortie du métro Max Do'. Ce sera plus simple... Oui. À tout de suite.

Magalie raccrocha.

— Il est gentil comme tout ce Christophe, je l'aime beaucoup, soupira-t-elle, mais qu'est-ce qu'il est gnangnan. Il m'a dit qu'il avait quitté son travail précipitamment et qu'il avait oublié les renseignements pour aller chez Marie-Claire. Il connaît le coin pourtant. C'est pas compliqué de demander son chemin. Personne ne va le manger.

— Il est très timide, tu le sais bien.

— Oui. Mais à ce point. Quand même !

— Au fait, ton frère ne vient pas avec nous ?

— Alex rejoint Élodie d'abord. Elle avait besoin de lui pour acheter un truc.

— Ils ne se quittent plus en ce moment. C'est le grand amour. Magalie ne releva pas.

— Allez ! on y va.

Christophe récupéré, les trois jeunes gens quittèrent le quartier commerçant. Ils traversèrent un jardin public, puis empruntèrent une ruelle. Boutiques vieillissantes ou fermées, déjections canines et détritiques divers sur les trottoirs. On était déjà très loin de l'accueillante rue commerçante.

Une centaine de mètres plus loin, ils passèrent sous un porche et s'engagèrent sur une cour dallée, bordée de thuyas. Ils se retrouvèrent au pied d'un escalator, menant à un parvis et à l'entrée d'une tour. La tête penchée en arrière, ils marquèrent un temps d'arrêt pour examiner l'immeuble qui se dressait devant eux.

— Elle habite là maintenant, Marie-Claire ? interrogea Youcef. Faut aimer. Je ne suis pas sûr que les mecs qui inventent des trucs pareils vivent dedans.

Évidemment, le bloc de béton de vingt-huit étages, planté devant Youcef, ne ressemblait guère au cadre provincial dans

lequel il vivait : deux bâtisses de trois étages au fond d'une impasse dans un coin retiré du 10^e arrondissement, à deux pas du canal Saint-Martin, avec, cerise sur le gâteau, cour intérieure et pelouse couvée par deux saules pleureurs.

Ici, dans la tour Boucry, c'était un autre monde. Les logements se comptaient par centaines. Cinq, exactement. Une communauté humaine supérieure en nombre, à bien des villages. Ils étaient ainsi près de 1500 à vivre les uns à côté des autres et les uns sur les autres. Une promiscuité, qui ne favorisait pas toujours, pour autant, le contact humain. Magalie, Christophe et Youcef le constatèrent, au moment de prendre l'ascenseur. Lorsque les portes s'ouvrirent, une douzaine de personnes giclèrent de la cage, sans marquer un semblant d'attention pour les prochains voyageurs.

— Putain, t'as l'impression d'être dans le métro, siffla Youcef

Dans leur appartement, au 20^e étage, Marie-Claire et Victor achevaient les préparatifs. Victor redisposa quelques assiettes au milieu de la table. Bras croisés, il recula d'un pas, vérifia que tout était à son goût. Au centre, les crudités placées en rond attendaient la trempette dans une sauce blanche « faite maison ». Sagement rangés dans leurs ramequins respectifs, les bâtonnets de carottes et de crabe, les crevettes, côtoyaient les morceaux de champignons, de choux-fleurs et les petites tomates. De part et d'autre de ce premier cercle étaient disposées les brochettes : des assemblages de grains de raisin, de fromage Gouda découpé en dés et de pruneaux d'Agen. Venaient ensuite les toasts, blinis et autres canapés. Plus loin, des verrines de différentes compositions se mêlaient harmonieusement aux plats. Un sourire se dessina sur le visage de Victor, manifestement satisfait de sa présentation. Il interpella Marie-Claire.

— Qu'est-ce que tu en penses ? C'est sympa ? C'est gai toutes ces couleurs ?

— Bien sûr, bien sûr ! Et c'est très appétissant. Mais tu as peut-être vu un peu grand.

Après un léger « hum ! » d'approbation, Victor enchaîna :

— Tu pourrais sortir les boissons, ils ne devraient pas tarder.

Le tintement de la sonnette de la porte approuva le conseil de Victor.

Une poignée de secondes plus tard, Boris apparut. Les mains dans les poches, il traversa la pièce et s'approcha de l'immense baie vitrée. Il fixa le panorama.

— C'est vraiment magnifique, souffla-t-il.

— Je suis bien d'accord, appuya Marie-Claire. Avec Victor, on ne s'en lasse pas. Paris, c'est beau de jour comme de nuit. C'est vrai que tu habites côté nord. Ça doit sacrément te changer.

— C'est sûr ! Si j'avais pu, je serais bien resté ici.

— Comment ça ?

— J'ai vécu dans cet appartement pendant quelques mois. Je ne vous l'avais pas dit ?

— Ah non, pas du tout.

— En fait, j'étais avec une copine. Ça n'a pas bien marché entre nous. La preuve. Elle m'a foutu à la porte. Du coup, j'ai atterri chez Do... Chez Dominique... Enfin chez la famille Aubry. Des gens super !

— Une dame du palier nous en a parlé, mais pas en bien, objecta Victor.

— La mère Gallois, je parie.

— Effectivement.

— Elle est toujours en train de brailler qu'on est sans gêne et mal élevé. À l'étage, y en a deux ou trois comme elle. Des indécrottables. C'est pas croyable. Les gens se plaignent tout le temps que la vie à Paris n'est pas humaine. Quand tu crées un peu d'ambiance, on te reproche tout de suite de foutre le bordel. On met de l'animation, c'est pas la même chose.

De fait, la famille Aubry s'attirait de nombreuses critiques. Les voisins, contrairement à ce qu'affirmait Boris, étaient nombreux à protester contre leur façon de vivre. C'était une famille d'artistes. Dominique peignait, dessinait, réalisait des collages et des photographies. Mais il vivait de la rénovation d'appartements. « L'art ne nourrit pas son homme, regrettait-il, ça rapporte moins que la barbouille et le papier peint. Il faut bien gagner sa croûte, et pouvoir se payer assez de Ricard pour donner un bon goût à la flotte ». Christiane, son épouse, chantait dans les rues et les cafés du nord de Paris. Elle complétait ses modestes revenus avec un emploi de serveuse à temps partiel. Les trois enfants, âgés de 18 à 25 ans, suivaient le même chemin. Ils cherchaient un moyen de vivre, le moins contraignant possible, pour consacrer l'essentiel de leur temps au théâtre et à la musique.

Leur appartement était un joyeux foutoir, occupé en permanence par la famille et les amis. Des allées et venues incessantes rythmaient les fins de journée. Les soirées festives se répétaient parfois, plusieurs fois par semaine. Les Aubry et leurs invités se souciaient peu des incidences pour le voisinage. Plus d'un finissait par craquer, quand les chants, la musique, les cris et la rigolade se poursuivaient tard dans la nuit, voire tôt le matin.

Lorsqu'un résident excédé protestait, il était invariablement accueilli avec une montagne d'excuses. Mais nul n'ignore de ce qu'il advient du naturel, lorsqu'on le chasse ! Progressivement, le rythme reprenait jusqu'à la plainte suivante. Personne pour autant ne prévenait la police, car la bande de joyeux drilles bénéficiait malgré tout d'une bonne image. Tout ce petit monde respirait la gentillesse. Do et les siens, étaient chaleureux et serviables. Ils conviaient régulièrement les voisins de palier à partager des repas, accueillaient systématiquement les nouveaux venus. Ce fut exactement le cas pour Boris, qui devint rapidement un intime de la famille Aubry. C'est précisément ce que son amie ne supporta pas.

— De toute façon, vous vous ferez votre propre opinion. Lorsqu'ils seront de retour, ils ne tarderont pas à vous inviter. Vous verrez, ils sont tous super chouettes. Bon, c'est vrai, y a moins de place et c'est un peu bordélique, concéda-t-il en examinant son ancien appartement.

Le mobilier flambant neuf sentait la fabrication suédoise. Sur les murs. Deux grands posters se faisaient face. Un phare, dans la tempête, narguait un coucher de soleil sur les tours de Manhattan. Un assemblage de niches occupait la dernière paroi du salon salle à manger. Télévision, livres, ordinateur et quelques babioles y étaient soigneusement rangés.

— C'est bien aménagé, complimenta Boris.

— Ah ! Voilà Magalie, s'exclama Marie-Claire. Un coup de sonnette aussi énergique, ça ne peut être qu'elle.

Les nouveaux arrivants saluèrent Boris et leurs hôtes. Youcef se planta le nez à la vitre.

— Ah ouais ! Il faut avouer que ça vaut le coup d'œil. On aperçoit tous les monuments de Paris. Dommage que la tour et le quartier soient si moches.